

« Signal d'alarme »

Lola Noël

Number 69, 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29185ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Noël, L. (1993). Review of [« Signal d'alarme »]. *Jeu*, (69), 157–159.

La scénographie laissait pourtant présager un monde de secrets et de trésors : un grenier, bric-à-brac sympathique où l'enfant se réfugie, tout en haut d'un escalier symbolisant la tour et qu'éclairaient deux lampions placés sur les marches. Sur le plancher étaient éparpillées les pages de livres de contes, qui tapissaient aussi une partie du mur du fond. Le décor reproduisait ainsi le château dont Jeanne-Marc se veut la gardienne, lui-même reproduit en plus petit sur scène : une figurine représentant un cheval et un petit château étaient posés sur une table (laquelle servait d'abri au musicien et manipulateur, qui faisait bouger des ombres chinoises). Jean-Fédéric Messier a conçu une jolie scéno, invitant d'emblée le spectateur à entrer dans un monde de fabulation, mais il n'a pas su combler les vides du texte par un rythme et un jeu soutenus, si bien que la conteuse m'a perdue quelque part dans son château de fortune.

Patricia Belzil

«Signal d'alarme»

Texte et mise en scène d'André Perrier. Direction d'acteurs : Marc Bertrand; scénographie : Harold Gilbert; costumes et accessoires : Julie McDonald; éclairages : Mike Brunet; musique : Tim Kohout. Avec André Perrier (Stéphane et Johann) et Roch Castonguay (Franz). Production de Triangle Vital¹, présentée à l'Espace la Veillée du 10 au 28 novembre 1993.

Le visage de l'intolérance

En 1945, ils étaient plusieurs à croire, ou à vouloir croire, que c'était la dernière fois que l'Homme usait d'autant de barbarie envers lui-même. On croyait que l'horreur avait atteint son comble; que l'on ne recommencerait plus; que l'humanité avait enfin compris que tous sont égaux et ont droit à la vie. Et pourtant! La tuerie continue de plus belle. Que ce soit en ex-Yougoslavie, en Afrique du Sud ou en Palestine, la même croyance en la suprématie de sa race, la même intolérance face à la différence de l'autre inspirent les mêmes horreurs qu'autrefois. Il n'y a que les moyens qui changent; les motifs, eux, demeurent les mêmes.

Cette intolérance, loin d'être disparue, s'introduit dans nos vies sous divers visages. Si néo-nazisme, révisionnisme et *skinheads* apparaissent comme les plus évidents, d'autres, comme l'élection de nouveaux partis de droite réactionnaires, ici comme ailleurs, se glissent dans notre quotidien sous le couvert de la démocratie.

1. Triangle Vital est une jeune compagnie de création de l'Outaouais formée en 1989. Elle a présenté et produit *le Journal intime d'une valise* à Ottawa, *les Consciences fragiles* à Hull et à Ottawa, et *Signal d'alarme* à Hull et à Montréal.

Nous avons trop souvent tendance à croire que ces éléments s'agitent dans des ailleurs lointains ou, alors, qu'ils font partie d'une minorité si infime qu'ils ne portent pas à conséquence. Et nous nous endormons dans notre indifférence, sporadiquement secoués par quelques événements perturbateurs : synagogues vandalisées, réfugiés expulsés du pays, homosexuel assassiné dans un parc, meurtres à caractère raciste... C'est notre indifférence que la pièce d'André Perrier, *Signal d'alarme*, vient bousculer, et notre propre intolérance qu'elle vient confronter.

Dans un cimetière juif, Franz, survivant des camps de concentration nazis, rencontre Stéphane, jeune *skinhead* aspirant à devenir membre d'une bande fasciste qui à la fois l'attire, l'effraie et le manipule. Pour être accepté de la bande, Stéphane doit faire un acte d'éclat : il a été décidé qu'il devait tuer Franz, Juif homosexuel, symbole de la différence contre laquelle s'acharne la bande fasciste. Les tombes du cimetière ont été saccagées, et cet acte, qu'on soupçonne avoir été commis par la bande de Stéphane, donne le coup d'envoi à l'affrontement entre les deux protagonistes. Franz tente de démontrer à Stéphane jusqu'à quelles extrémités peut conduire l'intolérance. Il lui raconte son internement dans un camp de concentration. Il lui présente ces hommes, ces femmes et ces enfants qu'on élimine systématiquement. Il lui confie sa relation amoureuse avec un de ses geôliers, Johann, officier allemand qui finira par se suicider. Tout au long de la pièce, Franz s'acharne à trouver la clé qui ouvrira l'esprit de son jeune vis-à-vis.

De son côté, Stéphane demeure sur la défensive, même si à quelques reprises on le croit prêt à fléchir devant le discours de Franz. Déchiré entre son violent désir d'appartenance à la bande, la peur que

celle-ci lui inspire et son envie de se laisser convaincre, c'est l'arme au poing qu'il rétablit l'antagonisme. La pièce se termine de façon inattendue. Alors qu'on croit que Stéphane a renoncé à son projet et que Franz peut quitter le cimetière en toute tranquillité, Stéphane opte finalement pour le maintien de sa haine raisonnée bien qu'irrationnelle. Il exhibe à nouveau son couteau et s'apprête à attaquer; cette fois-ci, il fait face à un Franz armé d'un revolver et déterminé à s'en servir.

La scénographie limitée de la pièce s'avère d'une efficacité remarquable. Les clôtures métalliques qui la composent se transforment au gré de l'action et de ses aller-retour entre le passé et le présent. Elles situent cette dernière tantôt dans le cimetière actuel, tantôt dans une chambre d'hôtel où la Gestapo surgit violemment, tantôt dans diverses parties du camp de concentration. Chaque fois, les acteurs sont coincés entre des barreaux qui délimitent un espace clos, représentation de l'isolement où conduit l'intolérance.

Et il y a les souliers. Les fameux souliers! De toutes formes, grandeurs, couleurs. De femmes, d'hommes, d'enfants, d'adultes, de riches, de pauvres... Des dizaines de paires de souliers ayant en commun d'avoir appartenu à des êtres réels, vivants, maintenant disparus. Sous l'écriture et la mise en scène d'André Perrier, ces souliers prennent vie, ils s'approprient une identité, deviennent des acteurs du drame, acteurs passifs mais combien chargés de sens et d'émotion. Au-delà d'une mort bête et cruelle, leurs propriétaires ont laissé des traces et les souliers sont devenus leur mémoire. Encore une fois, avec peu, André Perrier obtient un maximum d'effets qui s'incrument dans l'esprit pour ne plus jamais en sortir.



Photo : Mario St-Jean.

Même si le sujet abordé par Perrier est sérieux, voire grave, les pointes d'humour délicates dont il a émaillé son texte permettent au spectateur de retrouver son souffle. La scène de Franz, reprenant son métier de clown auprès des enfants du camp de concentration et caricaturant le pouvoir des geôliers (gros souliers durs et arrogants) sur leurs prisonniers (pauvres chaussettes faibles et sans défense), est d'une sensibilité fine, provoquant un sourire timide.

Signal d'alarme n'apporte pas de solution à la violence ou à l'intolérance. Tout au plus la pièce propose-t-elle que la solution, si solution il y a, passe par la voie du dialogue, de l'échange, de la communication. Son plus grand mérite est de nous amener sur la voie large du questionnement personnel, voie qui se scinde en de multiples avenues de réflexions pertinentes. L'éternel recommencement symbolisé par Johann et Stéphane nous rappelle que, plus le temps

passé, plus la lutte contre l'intolérance, pour avoir quelque chance de succès, doit être quotidienne. On s'interroge aussi sur les idéologies qui forment l'esprit des jeunes : pourquoi ces idéologies ont-elles du succès? Dans quelle mesure et comment pouvons-nous y changer quelque chose? La réflexion ne s'arrête pas là. Elle pousse un peu plus loin, vers notre intérieur même, et questionne notre propre intolérance, remet en cause nos préjugés face aux jeunes, aux homosexuels, à l'autre sexe, aux étrangers, finalement aux autres en général.

André Perrier et Roch Castonguay ont su donner à leur personnage respectif une authenticité con-vaincante. Franz, tout particulièrement, est interprété avec beaucoup de nuance et de subtilité. Chez Stéphane et Johann, l'émotion se débat entre les extrêmes, par à-coups, et donne aux personnages une touche plus brute, moins figulée. Chez Franz, elle s'esquisse, se modèle, se métamorphose, n'atteint pas de paroxysmes éclatants mais plutôt des profondeurs intenses. Elle rend le personnage à la fois plus pondéré et plus déterminé.

Lola Noël